

MALVINA

Gérard FARASSE

1

Malvina, ma grand-mère, doit avoir dans la soixantaine. Enveloppée dans son manteau croisé à col d'astrakan et chaussée de souliers plats, elle est en train de marcher sur le trottoir pavé d'une rue animée que j'ai empruntée bien des fois, la rue du général Sarrail, à Roubaix, où elle demeure. Elle tient à la main un petit sac à provisions. Le photographe de rue l'a surprise alors qu'elle regardait ailleurs, avec tristesse ou gravité, une scène qui a lieu sur le trottoir d'en face. On ne saura jamais laquelle. Mon frère, Serge, derrière elle, tourne les yeux dans la même direction. Je n'ai pas vu ce qui se déroulait dans la rue : je lève un regard surpris vers le photographe. J'ai conservé, encore aujourd'hui, ce regard : le monde m'étonne. Arriverai-je jamais à m'y faire ? Il est plein de merveilles, à ce qu'on prétend. Plein de choses effrayantes aussi.

Ma mère, qui tient Serge par la main, regarde aussi sans doute cette scène, mais il n'est guère possible de l'affirmer en toute certitude car, cachée par Malvina, elle ne montre qu'une épaule, des cheveux et un foulard. Je chercherai longtemps, plus tard, à me la rappeler, à faire revivre des souvenirs, des images, des mots, des anecdotes, en vain le plus souvent. Cette photo illustre assez bien la façon dont elle m'est présente : elle est là, bien sûr – et d'autant plus présente qu'elle a disparu trop tôt –, elle est là, elle m'accompagne, mais j'en garde peu de souvenirs. La plupart d'entre eux se sont effacés dans les ténèbres et, semblable à un orpailleur malchanceux, je n'en retrouve que de pauvres traces.

Je me suis toujours senti de connivence avec Gérard de Nerval, dont la vie s'est déployée à partir d'une figure absente, celle de sa mère, et s'est comme enroulée autour d'elle. Une troublante émotion s'emparait de lui, parfois, à la vue de certaines femmes : un fantôme lui faisait signe à travers elles. Toute femme rencontrée pouvait en dissimuler une autre, aimée jadis. De n'avoir pas d'images de sa mère le faisait souffrir : « Je n'ai jamais vu ma mère, confierait-il, ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prud'hon ou Fragonard, qu'on appelait *La*